

Un mariage manqué : conte campagnard

Autor(en): **Mercier, Louis / Havelin, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 23

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

conviendrais le mieux pour le plus vite. je vous assure Monsieur de vous remplir une place à merveille, j'ai 40 ans robuste et fort, je suis marié est j'ai 2 Enfants un garçon et une fille, est j'écrirai les 2 langes à fond Français et Lalemman.

» Monsieur Veuillez agréer mes meilleurs salutations les plus présentables Distinguées ».

(Signature.)

ON PILLORIAU

L'a z'u passâ elliâ mouâ qu'on avâ dein lo vilhio teimps, de payi on pilloriau po lè z'einterrâ. L'ètai, — mè rondzâi que vo dio dâi dzanlye. — l'ètai on'homme avoué on mor refregnu, on tsapi nâ et grand quemet onnâ botollie d'on pot, — on du quemet on l'appelâve — onna zaqua à lame et dâi tsausse que serrâvât tellameint lè tsambe que dâi iâdzo sè faillà découenâ bin adrâi lè dzênâo po pouâi lè z'einfattâ. Dèvessâi allâ dè couûte lè brancard iô on mettâi lo mort et pu coudhî pillorâ tant qu'âo cemetiéro. L'è po cein qu'on l'appelâve lo pilloriau. Dinse on ètai su d'ître pillorâ per quauquon n'a pas, âo dzo de vouâ, lè dzein sant pas pî frâi bin adrâi qu'on lè crètique dza et que, se l'einterrâ ètai reinvouyî de dâotrâi dzo, elliâ que vant à la poursûta tsanteront quasû. Einfin, sè à rein de regretta elliâ pilloriau.

Dein la coumouna de Mollie-Tchivra, l'avant ché po pilloriau on corps qu'on lâi desâi Sabineau, por cein que l'avâi maryâ la Sabine de la Delèze, onna sorto de fenna qu'à Dieu la bène. Tot cein que savâi fère po son Sabineau, l'ètai de lo bramâ, de lo potteyî, que ma fâi lè su que clli l'homme pouâve dere que medzive de la soupa âi truffie à midzo et de la soupa à la potta tot lo resto dau dzor, — et de la né que desant lè croûte leingue. Dan, vaitcè qu'on dzor Sabineau va vè on camerardo que l'avâi à nom Breinnon et lâi dit dinse :

— Dis vâi, Breinnon, tè foudrâi mè fère on petit serviciô sta vèprâ.

— Se pu, oi : mâ n'è pas grand erdzeint à prêtâ ora.

— Oh ! n'è pas po t'eimpronta de l'erdzeint.

— Et por quie è-te, dan ?

— Ie sarâi de fère lo pilloriau à ma pllièce po l'einterrâ à l'assessu que l'è dan sta vèprâ :

— Bin se te vâo ! Ma porquie ne lâi va-to pas tèmimo ?

— Porquie ? que repond Sabineau, l'è qu'on mè tràirâi lè boui que mè sarâi impossiblo de pillorâ vouâ : ma fenna l'è morta sti matin.

MARC A LOUIS.

LE VEUF ET LA VACHE

SAMIN de Praz-Revon perdit sa femme. Comme un malheur n'arrive jamais seul, à quelques mois de là sa vache périt du charbon. Ce nouveau coup le plongea dans le désespoir.

— Voyons, voyons, lui dit un jour son ami Pierre, tu n'es pas raisonnable : ta femme meurt, tu t'en consoles ; ta vache te manque et t'voilà pleurant comme une Madeleine ! Il faut se faire une raison, nom de sort ! Une femme vaut bien une vache, surtout quand elle est brave, économe et travailleuse comme ta pauvre Fanchon...

— Je ne sais pas ce qui vaut le mieux, répondit Samin : il n'y a pas de mois qu'on ne me propose une nouvelle femme ; quant à une vache, personne ne m'en a même offert la queue d'une.

LES CHAUSSURES DE MICHEL BELLET

ON nous communique le document ci-après, détaché dans le minutaire d'un tabellion lausannois du XVII^e siècle. Le lecteur y verra qu'à cette époque-là les vêtements étaient des choses de prix, qu'on s'ingéniait à faire du-

rer le plus possible, et à propos desquels on passait des actes dans toutes les formes, comme pour des transactions immobilières ou pour un mariage.

« Le 12^e jour du mois de juin 1657, honnête Michel Bellet ayant donné à teindre un haut de chausses à Janine femme de maître Pierre Barbaz et ayant ladite Janine donné une marque au dit Bellet lequel l'ayant perdue n'aurait pu avoir ledit haut de chausses sans faire quitte à ladite Janine. Voilà pourquoy, par le moyen de la présente, elle remet et délivre au dit Bellet ledit haut de chausses afin qu'elle en soit quitte et non recherchée à l'avenir. Que si quelqu'un apportoit à ladite Janine le double de ladite marque, icelui Bellet promet de tenir indemne ladite Janine envers et contre tous. »

Au temps où l'on prisait.

CECI est extrait des cahiers d'un vieux priseur. « La tabatière est un des nombreux anneaux de la chaîne qui lie les hommes entr'eux.

» Parfois elle remplit l'office d'un baromètre. » Sortie violemment de la poche et tenue longtemps dans la main avant d'y introduire l'index et le pouce, — la prise aspirée bruyamment — indique l'orage (contrariété, colère concentrée).

» Etant tenue dans la main, si on la caresse en lui faisant faire mollement quelques mouvements de rotation, c'est *calme plat, beau fixe* (contentement, béatitude).

» Elle sert aussi de thermomètre. » Lorsqu'un homme vous présente fréquemment sa tabatière pendant une conversation, cela indique un *fort degré de chaleur*. Cet homme a de l'estime pour vous ou veut le faire croire, ou bien encore il veut vous persuader d'une chose dont vous n'êtes pas bien convaincu.

» Un homme ayant l'habitude de vous donner régulièrement une prise, cesse tout à coup sans motif apparent de vous l'offrir, *indique le froid*. Cet homme a une haine secrète contre vous, il faut vous en méfier.

» Sur le *comptoir* de plusieurs cafés de Paris, on voit une énorme tabatière dite *omnibus* ; elle peut contenir une bonne demi-livre de tabac, quelquefois plus. Les *habitués* vont y puiser sans se gêner, et lorsque le cafetier remarque chez lui un nouveau visage, il va lui-même cérémonieusement lui offrir une prise de l'*omnibus*, en l'assurant qu'il peut en disposer à son aise.

» C'est un moyen comme un autre d'attirer la pratique. F. R.

UN MARIAGE MANQUÉ

CONTE CAMPAGNARD

PIERRE LA GOYETTE était en train de s'habiller pour aller « fréquenter », quand la mère la Goyette lui dit :

— Qu'est-ce que tu pourrais bien emporter à ta mie, pour lui faire cadeau ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Si tu lui portais deux ou trois prunes.

— Des prunes ? mais ils en ont plus que nous de prunes ?

— Qu'est-ce que ça fait ? reprit la mère la Goyette. Ce ne sera toujours pas les mêmes. Je vais t'en chercher quelques-unes.

La mère la Goyette s'en alla devant la maison secouer un prunier et revint un moment après avec sa devantière pleine de prunes : de grosses prunes reine Claude qui avaient de la farine sur la peau. Elle les enveloppa, bien comme il faut, dans un mouchoir propre et elle dit à Pierre :

— Tu verras que ça lui fera plaisir.

Et elle ajoute en faisant de petit yeux : — Tu comprends, quand on veut se marier, faut faire le gentil, et il faut se faire bien voir de la famille... Quand ton pauvre père venait me voir, moi, il m'apportait toujours quelque chose.

Pierre la Goyette « fréquentait » Marie Tenrô, une jolie fille du village des Perches, qui avait des terres, des prés, des bœufs, des vaches, des cochons, des chèvres, et qui n'avait ni frères, ni sœurs. Quand ses parents seraient morts, elle aurait bien trente mille francs.

Aussi Pierre y tenait à cette Marie Tenrô. Depuis Pâques, tous les dimanches il allait la voir. Marie ne disait pas non, mais les parents Tenrô trouvaient à redire que Pierre la Goyette n'avait que deux vaches, et, ma foi, ils ne se pressaient point de dire oui. Le mariage était, comme on dit chez nous, sur la balance.

Pour aller « fréquenter », Pierre avait fait une toilette digne du président de la République. Il avait commencé par tirer un seau d'eau au puits et avec une pièce de savon blanc, il s'était flanqué une « débarbouillade » à lui faire fumer la peau. Hardi je te frotte, hardi je te savonne, et il reniflait, éternuait, gargouillait dans son seau, comme un âne qui a reniflé une tabatière. Ah ! par exemple, quand il eut fini, on aurait pu se mirer dans sa figure.

Ensuite, il avait mis son habit qu'il avait étrenné à Pâques. Une lévite qui lui faisait vzig, vzac, sur les fesses, à chaque pas qu'il faisait, une culotte qui lui serrait les jambes comme un fourreau de parapluie ; sur sa grosse tête rouge, un petit chapeau gris, avec une fente dans le fond, comme les jeunes messieurs en portent à la ville. Ah ! c'est que Pierre la Goyette était un des plus grands farauds du pays.

— Allons, je pars, dit Pierre à la mère la Goyette.

— Au revoir, lui dit la mère, et trouve moyen de te faire bien voir. Ce n'est pas difficile ; tu n'as qu'à dire oui à tout ce qu'ils te diront, à trouver chez eux tout beau et tout bon. Comme cela, tu seras sûr d'avoir la mie.

Ah ! c'est qu'elle n'était pas bête la mère la Goyette.

— Et n'oublie pas les prunes.

Pierre prit le mouchoir plein de prunes et se dirigea du côté des Perches. Il avait à peu près une heure de chemin à faire, mais il faisait bon voyager. Les foins étaient fanés, les blés étaient mûrs et la caïlle chantait : « Paie tes dettes ! paie tes dettes !... »

Pierre rencontrait de temps en temps des connaissances qui lui disaient :

— Gageons que tu vas fréquenter ?

Pierre leur répondait tantôt par une bêtise, tantôt par une autre. Et il reprenait son chemin, content comme un roi en sifflant *yu... tu... yu... yu...*, comme un merle.

Au lieu de tant siffler, il aurait mieux fait de regarder un peu mieux où il mettait les pieds. Comme il descendait une petite pente à travers le bois de la Roche, voilà que notre Pierre glissa sur des aiguilles de pins et brrroum ! s'allongea sur le dos.

— Nom de goui ! grogna-t-il.

Il se releva, se frotta le derrière et dit :

— Et mes prunes ?

Les prunes étaient à bas dans le mouchoir. Seulement, comme Pierre en tombant avait trouvé moyen de s'asseoir dessus, ce n'était plus des prunes, mais une marmelade de prunes.

— Qu'est-ce que je vais faire de ces prunes à cette heure ? Je ne peux pas les offrir comme ça.

Et notre Pierre resta un grand moment à regarder ses prunes écrasées. Grand niais, va ! Alors il se pensa :

Ce serait tout de même dommage de les perdre. Je vais essayer de les manger.

Il se rassit à côté de ses prunes et, l'une après l'autre, il se mit à les avaler. Et il se flanqua quelque chose comme trois quarterons de prunes sur la panse. Il ne laissa sur le terrain que celles qui étaient trop écrabouillées.

— Ouais ! se dit-il quand il fut au bout. Je suis gonflé comme un bœuf, pourvu que ces prunes ne me fassent pas mal !

Il avait marché à peu près une demi-heure et il passait à côté d'une vigne, quand quelqu'un l'appela.

— Bonjour, Pierre.

— Bonjour, maître Tenrô.

— C'était en effet le père Tenrô qui se promenait, les mains derrière le dos, dans son verger.

Ils se mirent à bavarder tous les deux, de leurs foins, de leurs moissons et ils arrivèrent à côté

d'un prunier qui avait plus de prunes que de feuilles.

Alors le père Tenrô s'approcha du prunier et le secoua vigoureusement. Et les prunes tombaient comme la pluie.

— Mangez donc des prunes, dit-il à Pierre, elles ne sont pas mauvaises.

Pierre n'avait pas plus envie de manger des prunes que d'aller se noyer. Il se sentait le ventre comme une tonne, mais il n'osa pas déplaire à maître Tenrô, un grand vieux qui avait la barbe en patte de lapin et qui était regardant sur les convenances.

Et il se mit à manger des prunes, beaucoup, beaucoup. Mais il se disait :

J'ai grand-peur que ces prunes ne me fassent mal. Quand il ne resta plus une prune sous le prunier, ils se dirigèrent du côté de la maison. Alors, maître Tenrô dit :

— Faut que j'aïlle jusque chez Lapare, pour voir si le grand peut venir moissonner chez moi cette semaine, vous trouverez bien le chemin de la maison tout seul. La bourgeoise et Marie y sont. A tout à l'heure.

Comme notre Pierre arrivait dans la cour, il trouva la mère Tenrô qui revenait des prés avec un panier plein de prunes (ils ne savaient que faire de leurs prunes, cette année-là), et qui lui dit :

— Allons, Pierre, venez donc manger quelques prunes ? Elles sont rudement bonnes.

— Mais, bourgeoise, je viens d'en manger avec maître Tenrô que j'ai trouvé au verger.

— Ah ! oui, des prunes aigres, mais celles-ci sont meilleures : C'est de la reine-Claude. Goûtez-les, vous verrez.

Pierre prit entre les deux premiers doigts, la plus petite qu'il put trouver. Alors la Tenrode qui n'était pas des plus commodes se fâcha.

— Est-ce que vous les méprisez ? lui dit-elle en branlant la tête.

Alors notre Pierre se rappela ce que la mère la Goyette lui avait dit : « Il faut trouver tout bon et tout beau. » Et il prit encore une grande poignée de prunes et se mit à s'en tortiller une dans les gencives. Mais quand elle arriva au nœud de la gorge, elle ne voulut pas passer et notre Pierre fut obligé de l'avalier en trois ou quatre coups !

— Vous vous étranglez donc ? lui dit la Tenrode.

— C'est... c'est... une prune qui a manqué de passer du mauvais côté, répondit Pierre.

— Mangez-en une autre pour la faire descendre, dit la Tenrode. N'est-ce pas qu'elles sont bonnes ?

— Oh ! rudement bonnes, dit cet imbécile de Pierre.

Et de rage il se mit à avaler prunes sur prunes. Et il faisait des grimaces et des contorsions comme les comédiens qui avalent des couteaux à la foire.

— Vous devez avoir soif ? lui dit la Tenrode en arrivant à la maison, je vais vous tirer à boire. Marie ne doit pas être bien loin.

Pendant que la Tenrode était à la cave, voilà justement Marie qui s'amène.

— Bonjour, Pierre.

— Bonjour, Marie.

Et ils se mirent à rire, sans savoir pourquoi.

Puis, Pierre lui demanda :

— D'où est-ce que vous venez donc ?

— Du jardin, ramasser des prunes. J'en ai plein ma devantière. Regardez donc comme elles sont belles.

Ah ! ces prunes, elles commençaient à lui sortir par les yeux. Tout de même, il répondit :

— Ce n'est pas l'embarras, elles sont rudement belles.

— Mais goûtez-les donc, reprit la Marie, en faisant sa voix aimable.

— Je vous remercie bien, je viens d'en manger dans le panier de votre mère.

— Mais ce n'est pas des mêmes, ce sont des prunes de roi, celles-ci. Allons, est-ce parce qu'elles sont dans ma devantière que vous n'en voulez pas ? Je vais les mettre dans un plat, alors !

— Oh ! non, répondit notre Pierre, en rougissant jusqu'aux oreilles, elles sont meilleures comme ça.

Et il en prit une dans la devantière de Marie.

— Toute une ! lui dit Marie, mais vous avez bien deux yeux ?

Notre pauvre Pierre prit encore une prune. Et en faisant des yeux blancs comme un poisson qui cuit dans une casserole, il avala ces deux prunes. Mais il ne s'en fallut pas grand-chose qu'elles ne ressortissent.

Pendant ce temps-là, la mère Tenrô était remontée de la cave et avait mis un pot de vin et des verres sur la table.

— Pourvu qu'il fasse descendre mes prunes, se disait Pierre la Goyette.

La mère Tenrô, après avoir trinqué, avait laissé les deux amoureux ensemble et elle s'en était allée préparer le dîner, attendu qu'il était presque midi.

Marie versait, Pierre buvait, mais ça ne lui faisait pas de bien. Au contraire ! Et au bout d'une demi-heure, Pierre s'aperçut que le vin et les prunes ne faisaient pas bon ménage dans son intérieur.

Je ne sais pas si c'était le vin qui battait les prunes ou les prunes qui battaient le vin, mais c'était pis que la grande Révolution. Ça lui baratait dans le ventre comme quand on décharge un sac de pommes de terre dans un cuvier, ou quand on écrase des pierres sur les routes. Le pauvre la Goyette ne savait comment se tenir sur sa chaise :

il se tournait à gauche, il se tournait à droite, il se tortillait de toutes les manières, pas moyen de trouver la bonne position. Et rronnn... toujours ce roulement de caillous dans le ventre.

— N'êtes-vous pas malade ? lui dit Marie qui lui voyait faire des yeux comme des œufs de pigeon.

Il allait répondre que non, quand, tout à coup, il fit un saut en l'air, comme s'il avait reçu un coup de fusil. Puis, au triple galop, il traversa la maison en se tenant les flancs et en « brayant » :

— J'ai mal au ventre ! j'ai mal au ventre !

Il traversa la cour en effarant les poules et les dindons et il se sauva derrière la grange, du côté du fumier.

Mais arrivé sur le fumier, notre pauvre Pierre s'aperçut que... que... ce n'est pas le tout de courir, il faut arriver à temps.

Et notre imbécile de Pierre n'était pas arrivé à temps et c'était les prunes qui avaient gagné la course.

Pierre la Goyette ne pensa pas, comme c'est aisé à comprendre, à rentrer chez les Tenrô, mais il prit ses cliques et ses claques et s'en retourna chez lui à toute vitesse. Mais il fallut qu'il fit au moins vingt stations... derrière les buissons.

Arrivé chez lui, il se mit au lit et resta malade pendant huit jours. Et le plus malheureux de l'affaire, c'est que son mariage en a raté.

Car les Tenrô ont dit qu'ils ne voulaient point pour leur gendre « d'un jeune homme qui prend des attaques ».

Et voilà pourquoi, pour avoir mangé trop de prunes, Pierre la Goyette restera peut-être vieux garçon.

LOUIS MERCIER.

(Traduit du patois Roannais, avec l'autorisation de l'auteur, par P. Hervelin.)

A la recette. — Une bonne dame, la tête enveloppée d'un mouchoir, se présente l'autre jour au bureau de la Recette. Son tour venu et à la question : « Que désirez-vous, madame ? » elle répond :

— Je voudrais me faire arracher une dent.

Aburissement du patron et des employés, qui ont peine à garder leur sérieux.

— Je regrette, je n'ai pas le temps aujourd'hui, madame, veuillez aller chez le D^r M..., qui demeure tout près d'ici.

La pauvre patiente se retire avec forces remerciements pour l'amabilité de ce dentiste improvisé, qui fait souvent, hélas, à sa clientèle, des extractions plus douloureuses que celle d'une dent.

LA CAISSE

QUAND le jeune Nialin, frais émoulu de l'ancienne Académie de Lausanne, fut nommé pasteur de la Moille-aux-Lovats, il n'avait pas même un sac de nuit pour emporter ses nippes et ses livres de théologie.

— Maître Chapuis, dit-il à son voisin le menuisier, vous me ferez bien une caisse pour y mettre mes bagages ; je vous paierai le jour où je toucherai mon premier trimestre... Vous me la ferez plutôt un peu longue, à cause de ma redingote.

— Je suis à vos ordres, monsieur Nialin ; et pour quand vous la faut-il, votre caisse ?

— Si vous pouviez me la faire pour demain soir, vous m'obligeriez.

— Je vous le promets. Comme vous le voyez, je suis en train de fabriquer une caisse de mort ; dès que je l'aurai finie, je ferai la vôtre...

— Miséricorde ! s'écria ce pauvre M. Nialin en s'éloignant à longues enjambées.

Si nous ne savions qu'il n'est plus de ce monde, nous dirions qu'il court encore.

Champignons. — On parle beaucoup d'empoisonnements par des champignons, parlons donc du remède indiqué par le docteur Sechyrion :

Il suffit d'administrer immédiatement quelques pincées de noir animal délayé dans un verre d'eau.

« Par ce moyen, dit le docteur, des empoisonnés avec des champignons sont revenus à la vie sous mes yeux et sous ceux de mes confrères ».

Les amateurs de champignons auront donc toujours leur petite provision de noir animal pour se prémunir contre tout accident.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

La lessive la plus moderne

PERPLEX

nettoie, blanchit et désinfecte tout à la fois.
S'emploie avec n'importe quelle méthode de lavage.

Garanti inoffensif et sans chlore. Prix d'un paquet de 1/4 Kg. 40 cts. 1/2 Kg. 75 cts. Savonnerie Kreuzlingen, Charles Schuler & Cie.

Vente en gros : Manuel frères, Lausanne, agents généraux de la maison Carl Schuler et Cie, à Kreuzlingen (Suisse).
Louis Béchert, Lausanne, denrées coloniales.
Louis Grandjean, " " "
Winandy et Cie, " " "

Aug. Compondu, Lausanne, denrées coloniales.
Hinderer frères, Yverdon.

ATTENTION

Décidés à opérer un renouvellement total de notre rayon de **COSTUMES D'ENFANTS**, nous accorderons les rabais suivants pendant toute la saison du printemps-été 1909.

25 à 30 0/0 sur les costumes datant de 1907-1908.
15 à 20 0/0 sur les costumes saison hiver 1908.
10 0/0 sur les costumes printemps 1909.

N.-B. — Nos prix, marqués en chiffres connus, n'ont subi aucune majoration. Le pour cent de rabais est indiqué sur chaque costume. Chacun vaudra profiter de cette occasion. Envoi à choix.

MAIER & CHAPUIS — MAISON MODÈLE
RUE DU PONT — LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE

S. DÉGALLIER

Le magasin est transféré en face du kiosque des Tramways, au bas des escaliers près la poste et la Banque cantonale.

BREVETS D'INVENTION

MARQUES DE FABRIQUE-DESSINS-MODÈLES.
OFFICE GÉNÉRAL, FONDÉ EN 1868 LA CHAUX-DE-FONDS.

MATHEY-DORET Ing^r. Conseil